

Bio-biblio express

Né en 1947 à Orange. Jean Echenoz grandit dans l'Aveyron et les Alpes-de-Haute-Provence et étudie la sociologie avant de gagner Paris, en 1970, où il poursuit ses études.

Son premier roman. *Le Méridien de Greenwich*, paraît en 1979. *Cherokee*, en 1983, lui vaudra le prix Médicis. En 1999, il remporte le Goncourt pour *Je m'en vais*, dont il se vendra plus de 400 000 exemplaires.

De l'aventure romanesque drolatique (*L'Équipée malaise*) au roman biographique (*Ravel*), de l'enquête rocambolesque (*Les Grandes Blondes*) à la plongée dans la Grande Guerre (*14*), les genres se superposent, se suivent, s'entrechoquent au fil d'un corpus entièrement publié chez Minuit, jusqu'au 18^e opus et dernier en date, *Vie de Gérard Fulmard*.

■ En collaboration avec la librairie Tropismes, Bozar recevait mercredi dernier Jean Echenoz à Bruxelles.

■ L'écrivain renoue dans "Vie de Gérard Fulmard" avec ses premières amours, le roman noir.

Chez Jean Echenoz, la page comme un écran de cinéma

Entretien Marie Baudet

Bruelles, 5 février, hypercentre. L'après-midi étire sa grisaille sur les touristes et les passants. Un homme, parmi eux, arrivé de Paris il y a peu, se livrera le soir même à une rencontre publique, dans la salle Terarken du Palais des Beaux-Arts. Invité par Bozar et la librairie Tropismes, Jean Echenoz accompagne son 18^e ouvrage, *Vie de Gérard Fulmard* – sortie attendue parmi les 481 parutions de la rentrée de janvier.

Entré activement en littérature il y a plus de quarante ans, avec *Le Méridien de Greenwich*, l'auteur fut avant tout un lecteur aussi assidu qu'éclectique (il cite Flaubert "évidemment", mais aussi chez les Anglo-Saxons Stevenson, Conrad, ou encore Nabokov), passé également par une période d'"absorption cinématographique frénétique".

Le roman, effet secondaire du septième art

Toutes les disciplines artistiques qui peuvent "donner des idées" nourrissent sa création. Au rang desquelles, si les livres priment, le 7^e art tient une place singulière.

"J'ai eu l'impression d'apprendre là des notions utiles à la littérature. Le rythme, le montage, les mouvements de caméra, le cadrage, la musique... Des éléments de la grammaire ou de la rhétorique cinématographique. Non seulement ça me donnait des idées, mais d'une certaine manière le cinéma m'enseignait des choses sans le savoir lui-même, dans une espèce d'effet secondaire qui était le roman."

Comment d'ailleurs ne pas penser au cinéma et à ses composants à la lecture de cet orfèvre de la description. Soucieux de "déclencher des images", il s'attache à "préciser les fonds sur lesquels la fiction, les événements se déroulent". Paysages, lieux, objets

recèlent une poésie qui, confie-t-il, le séduit. "Et puis je trouve que la description fait partie de l'action, du drame ou de la comédie. Comme au cinéma où on peut s'attarder sur des plans généraux qui permettent de préciser la situation des personnages, ou s'arrêter à un objet – qui peut d'ailleurs devenir personnage lui-même."

Une forme d'animisme qui quelquefois surgit au détour d'une page. "Ça me rappelle des lectures de jeunesse: il y a chez Dickens le fait de traiter des objets comme s'ils étaient vivants, et à l'inverse de traiter des personnages comme des choses."

La solution du roman noir

Au tout début de sa carrière de romancier, Jean Echenoz avait lu beaucoup, et de tout. "Quand j'ai commencé, dans les années 1970-1980, je n'arrivais pas trop à m'identifier à ce qui s'écrivait alors, au vague mouvement ou à l'absence de mouvement propre à cette époque. Or il me semblait que la forme du roman noir – pour parler vite – était un support en quelque sorte idéal." S'il a depuis recouru à bien d'autres ressorts narratifs (du roman biographique à l'incursion historique), ses premiers livres en effet s'articulaient autour de la disparition, de l'enquête, du mystère. "Et quelquefois on a envie de revenir à ses premières amours", sourit-il. Retour aux sources? "Une solution, plutôt. La possibilité d'une ouverture narrative."

Parce qu'aussi ces modèles-là – enquête, aventure, action – permettent de "faire en sorte qu'il se passe tout le temps quelque chose". Rythme, scansion, surprise se matérialisant, chez Echenoz, dans le récit comme dans la forme. "Je sais à peu près

toujours où je vais quand je construis une histoire, mais heureusement, dans le cours de cette construction, il y a des imprévus."

L'écrivain détective

Quant à la notion d'œuvre comme somme, elle est assez étrangère à l'auteur d'*Envoyée spéciale*. "Ça supposerait quelque chose de clos, ce qui me met assez mal à l'aise. Parce que j'ai toujours envie d'aller voir ailleurs." Même si cet ailleurs au demeurant

peut être assez proche. Ainsi Jean Echenoz a-t-il, pour *Vie de Gérard Fulmard*, mené ses recherches principalement à Paris. Doté d'une mémoire "sans spécialité", l'écrivain part volontiers en expédition de repérage, avec carnet de notes et appareil photo. "J'aime bien ces missions; on s'y trouve soi-même déjà dans une position un peu romanesque, d'enquêteur, de détective."

Avide à chaque nouveau livre d'un territoire nouveau à explorer, le romancier ne se limite pas à un point de départ. "Souvent ce sont deux, trois ou quatre champs, distincts, qui m'intéressent et sur lesquels j'ai envie de m'instruire – ça peut être un paysage, une région, un métier... –, qui progressivement s'agrègent et commencent à constituer une histoire. Il faut que ça bouge, qu'il y ait de l'échange entre différents ingrédients."

Lui qui tient à susciter des images mais aussi des sons, lui dont les romans ne sont jamais exempts de musique, se transposerait-il plutôt en compositeur, en instrumentiste, en chef d'orchestre? "J'aimerais bien avoir toutes les places, courir d'un pupitre à l'autre: à la fois composer sur une partition et pouvoir improviser à partir de ce qui est écrit."

"Je ne peux pas écrire une scène si je n'ai pas d'images assez précises en tête. Une sonorité aussi. J'essaie de faire les choses le plus visuelles et sonores possible."